Les mirages de la vie : [suite]

Autor(en): **Hager, Nelly**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **25 (1887)**

Heft 13

PDF erstellt am: **28.03.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-189729

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

dè pî ique iô on met la chaula à trairè, que lo pourro valet n'a pas pu sè rateni dè férè : Vouai !

— As-tou cheintu oquiè, se lâi fâ l'incourâ ein lo faseint reveri ?

Lo gaillâi que ve que l'incorâ rizâi, sè peinsâ que l'étâi po 'na farça et que n'étâi pas dè bon que lâi avâi bailli cé coup, lâi repond :

— Dè bio savâi que y'é cheintu oquiè, et coumeint faut, kâ cein mè fâ onco mau.

— Eh bin, fe l'incourâ ein remonteint dein la chére, se te n'aviâ rein cheintu, ç'arâi étâ on merâcllio.

LES MIRAGES DE LA VIE

V

Céline est au chevet de sa mère, attentive à ses moindres désirs, insensible à la fatigue de son long voyage.

Mme Mélinde exige qu'elle prenne un peu de repos ; par obéissance, elle s'étend sur un canapé et bientôt succombe au sommeil.

Tout à coup elle rêve ; un jeune chevalier est devant elle, un genou en terre, qui lui présente une fleur...

— C'est moi, dit-il, c'est Elio, votre poète, votre ami, votre fiancé : me reconnaissez-vous ?

Elle se réveille toute bouleversée par ce songe ; quand donc lui sera-t-il donné de le voir ?

Ludovic l'accapare entièrement ou plutôt c'est lui qui se dévoue à le soigner. S'il allait attraper la fièvre et qu'elle devînt mortelle ! elle en a froid jusqu'à la moelle des os...

Demain elle le verra, sans doute ? Comme demain est loin pour l'impatiente jeunesse !

Ce demain se lève pourtant et chaque heure qui s'écoule augmente ce malaise fiévreux que donne l'attente.

A une heure la sonnette retentit : c'est lui, peut-être ?

Non, c'est Mme Sauze qui vient seule ; elle embrasse tendrement Céline et la remercie d'avoir répondu de si charmantes lettres à son fils : « Il vous a dû la plus grande joie de sa vie : vous êtes belle et bonne comme votre père. »

Céline rougit de plaisir.

— Et quand le verrai-je ? demande-t-elle en essayant de cacher son impatience.

— Ludovic est hors de danger, mais par prudence Elio restera auprès de lui deux jours ou trois, il viendra ensuite vous baiser la main : il a hâte de se trouver auprès de sa jeune amie qu'il adore.

Encore attendre deux jours ou trois, quel supplice moral ! Ce qui le rend plus cruel, c'est de penser que trois pièces à peine la séparent de lui et que la tentation de les franchir devient par moments comme une obsession ; si seulement elle pouvait l'entrevoir !

Les trois jours se sont écoulés et, comme le premier, Elio est toujours invisible.

Mme Mélinde se lève ; ses forces reviennent comme par enchantement, elle éprouve le bonheur de se sentir vivre après une longue et dangereuse maladie. Sa première pensée est pour Ludovic ; lui aussi est entré en convalescence.

Profitant de l'absence de M. Mélinde : « Céline, dit-elle, si nous allions voir Ludovic et Elio ? »

Enfin ! Elle va donc le connaître !

Elle soutient sa mère encore faible et la conduit, avec quelles palpitations ! au fond de l'appartement, dans la chambre occupée par le jeune malade et son ami.

— Ne faisons pas de bruit, dit Mme Mélinde, entrons sans frapper, nous allons jouir de leur surprise.

Céline ouvre la porte doucement, d'une main tremblante, et aperçoit d'abord Ludovic en robe de chambre, la figure pâle et amaigrie, qui lit en souriant ses réponses à Elio.

Cette indiscrétion du jeune homme froisse ses sentiments les plus intimes...

Elio aurait dû garder pour lui seul ces épanchements de son âme.

A la vue de Mme Mélinde, Ludovic se lève et avec un élan joyeux l'embrasse comme un fils.

Mais tout à coup Céline étouffe un cri de saisissement et est obligée de s'appuyer au bois de lit pour ne pas tomber. .

Elio est devant elle qui lui sourit et lui parle d'une voix douce et sympathique.

Elle voudrait fermer les yeux et repousser la vision, l'entendre et ne plus le voir... Est-ce possible ?

Ludovic regarde avec une curiosité attentive : lui seul comprend ce qu'épouve Céline et la fin de son beau mirage.

Elio Sauze, son idéal, son poète, cet être si richement doué de tous les dons de l'esprit et du cœur, est au physique un monstre d'une laideur saisissante.

Dans un incendie, une chute a déformé son corps, le feu a cicatrisé son visage.

Par un miracle d'amour maternel, sa mère l'a guéri, a développé son intelligence et sa bonté natives, afin que ses grandes et rares qualités fassent oublier sa laideur.

Mais, pour Céline, quel désenchantement ! Après de si beaux rêves, quel réveil ! Il peut encore lui inspirer de l'amitié, mais de l'amour, jamais !

Cependant, quelque violent que soit le coup qui l'ait frappée, elle a eu assez d'empire sur elle-même pour maîtriser sa douloureuse impression et lui dire d'aimables paroles.

Il lui semble qu'une grande lumière vient de s'éteindre, car toutes ses illusions se sont évanouies ; elle n'a plus que le Sahara devant elle !...

Mme Sauze est entrée souriante...

— Chère Mme Mélinde, dit-elle...

Ce nom fait pâlir Céline, qu'envahit la plus profonde tristesse.

Ludovic se sent pris de compassion pour cete âme de feu aux prises avec la froide réalité de la vie.

Il se dit que ces flammes intérieures laissent des cendres fécondes, qu'il vaut mieux aimer et souffrir, ressentir toutes les meurtrissures de la destinée et ses joies éphémères, qu'être une statue animée, une poupée vivante que le bonheur ou les afflictions ne font qu'effleurer.

(A suivre.)

Concert festival des 1er et 2 avril, au Casino-Théâtre.

La place nous manque pour revenir en détail sur ces charmantes soirées, organisées par les soins dévoués de l'*Estudiantina*, sous le patronage de la Société pour le développement de Lausanne. Nous nous bornons à attirer l'attention de nos lecteurs sur le programme qui vient de paraître et qui peut donner une idée de l'attrait tout particulier qu'offrira cette petite fête lausannoise. On sait du reste que le but qu'on se propose est de contribuer à maintenir l'existence de l'Orchestre de la Ville et de Beau-Rivage, dont Lausanne ne saurait maintenant se passer, et grâce auquel nous pouvons avoir, cette année, une saison d'opéra.